

Quand il eut cessé de parler, les Sauvages se retirèrent pour délibérer ensemble sur la réponse qu'ils avaient à faire. Pendant ce temps-là le Gouverneur me tirant à part, «je vous prie, Monsieur, me dit-il, de ne pas porter vos Indiens à nous faire la guerre. Je lui répondis que ma Religion et mon caractère de Prêtre, m'engageaient à ne leur donner que des conseils de paix.» Je parlais encore, lorsque je me vis tout-à-coup environné d'une vingtaine de jeunes guerriers, qui craignaient que le Gouverneur ne voulût me faire enlever. Cependant les Sauvages s'avancèrent, et l'un d'eux fit au Gouverneur la réponse suivante :

«Grand Capitaine, tu nous dis de ne point nous joindre au Français, supposé que tu lui declares la guerre; sache que le Français est mon frère; nous avons une même prière lui et moi, et nous sommes dans une même cabane à deux feux; il a un feu, et moi l'autre. Si je te vois entrer dans la cabane du côté du feu où est assis mon frère le Français, je t'observe de dessus ma natte, où je suis assis à l'autre feu. Si, en t'observant, je m'aperçois que tu portes une hache, j'aurai la pensée, que prétend faire l'Anglais de cette hache? Je me lève pour lors sur ma natte, pour considérer ce qu'il fera. S'il lève la hache pour frapper mon frère le Français, je prends la mienne et je cours à l'Anglais pour le frapper. Est-ce que je pourrais voir frapper mon frère dans ma cabane, et demeurer tranquille sur ma natte? Non, non, j'aime trop mon frère, pour ne pas le défendre. Ainsi je te dis, Grand Capitaine, ne fais rien à mon frère, et je ne te ferai rien; demeure tranquille sur ta natte, et je demeurerai en repos sur la mienne.»